

Article original

Réponses paysannes au déficit vivrier et revenus monétaires à Ngourkosso (sud du Tchad)

MORÉMBAYE Bruno* et DOUMDE Marambaye

Département de Géographie, Université de Doba

***Auteur correspondant :** bmorembaye@yahoo.fr

Article soumis le 19/05/2021 et accepté le 03/06/2021

Résumé : Les cultures de rente constituent une des causes majeures de la dégradation des conditions de production dans les régions en développement et où les déficits vivriers et revenus monétaires se font de plus en plus rares. Ceci du fait que ces cultures occupent de vastes superficies et bouleversent les systèmes traditionnels d'exploitation durables des sols. En réponse, les paysans développent des stratégies d'adaptation. C'est ce que tente de mettre en exergue cet article dans le Département de Ngourkosso. A cet effet, l'article a examiné la documentation existante et réalisé des travaux de terrain, notamment l'observation de terrain et l'enquête auprès de 299 chefs d'exploitation agricole de ce département. Les résultats montrent que la culture du coton a, en son temps, dégradé les sols, à travers l'extension des superficies et le bouleversement des systèmes traditionnels d'exploitation durable des sols. Il en résulte la baisse des rendements culturaux et des revenus monétaires des paysans. En réaction au déficit vivrier et des revenus monétaires, les paysans ont développé des stratégies agricoles et extra agricoles, en fonction du milieu géographique : cultures ou plantes peu exigeantes (manioc, citrouilles, patate, rôniers...), maraîchage, petit élevage et petit commerce, mobilités saisonnières vers les grandes villes du pays, en période d'inactivités agricoles. Ces adaptations et accommodations ponctuelles permettent aux paysans de combler les déficits vivriers et des revenus monétaires et donc de survivre.

Mots-clés : Tchad, Ngourkosso, réponses paysannes, déficit vivrier et des revenus monétaires.

Abstract: Commercial farming is one of the main causes of the degradation of production conditions in the developing regions. This farming precisely provokes deficit in food and money incomes. It occupies wide areas and affects the lasting

traditional systems of soil exploitation. Farmers react by developing adaptation strategies. This is what the article is trying to show in the Ngourkosso Department. The article, therefore, examined current written evidences or documents and carried out works in the field. It made observation and conducted a survey among 299 farming operation managers in the department. The results show that cotton farming also damaged soils by extending wheat seeding activities in the areas and affecting the lasting traditional systems of soil exploitation. This damage causes drop in farmers' productivity and money incomes. Reacting to this situation, farmers developed agricultural and extra-agricultural strategies, according to the geographic areas. They preferred less demanding plants or crops, such as cassava, pumpkins, potatoes, "rôniers" (a type of tree). Farmers practice market gardening, small breeding and trade, and move to the big towns of the country during a period where they don't have farming activities to do. These punctual adaptation and acclimatization enable farmers to solve the deficit in food and money incomes in order to survive.

Key words: Chad, Ngourkosso, reactions from farmers, food and money income deficit

Introduction

La division internationale du travail a cantonné les pays en développement dans la production des matières premières brutes et, spécialisé les pays industrialisés dans la production des produits manufacturés. Cette orientation coloniale de l'économie mondiale subsiste encore aujourd'hui, en dépit des indépendances des anciennes colonies. La division internationale du travail est une des causes du bradage et de la dégradation des ressources naturelles et donc de la pauvreté. Les ressources sont bradées par ce que les industries extractives nécessitent de gros moyens financiers que les pays pauvres ne peuvent à eux seuls réunir. Les firmes multinationales, ayant apporté le capital de départ, fixent les règles d'exploitation, qui souvent n'avantagent malheureusement pas ces pays pauvres.

En Afrique, la colonisation a en son temps, introduit des cultures de rente afin d'approvisionner ses usines en matières premières agricoles. C'est le cas du coton au Tchad (1928) et de cacao, café,...dans d'autres pays africains. Il s'est ainsi développé à côté

d'une agriculture d'autoconsommation, une agriculture industrielle. La première vise la satisfaction des besoins alimentaires des ménages. La partie de cette agriculture échangée par l'intermédiaire des marchés est minime. La seconde est orientée à l'exportation. C'est cette dernière qui attire le plus d'attention des pouvoirs publics, que ce soit pendant et après la colonisation. Elle occupe de vastes superficies au détriment de l'agriculture vivrière. Pourtant, du fait des cours mondiaux, les produits de l'agriculture industrielle ne sont pas vendus à des prix valorisant l'effort consenti par les exploitations afin de dégager un surplus pouvant servir à l'amélioration des conditions de vie. Cette situation débouche sur l'exploitation abusive des ressources et la pauvreté des exploitations agricoles.

A l'image d'autres paysans d'Afrique en proie à la pauvreté, consécutivement à la dégradation des conditions de production, provoquée par l'intégration de la paysannerie à l'économie de marché, les paysans de Ngourkosso paient le lourd tribut des effets pervers de la coton-culture, avec son sillage des facteurs de production introduits *ex abrupto*.

Situé au Sud du Tchad, le Département de Ngourkosso vit une situation socio-économique particulière, en raison de la péjoration des conditions de production. En fait, la culture du coton, introduite dans ce département en 1936, a bouleversé les pratiques agricoles conservatrices des sols, comme l'assolement, l'association culture-arbre, le calendrier agricole, etc. C'est ainsi que la baisse des rendements des cultures pluviales et donc des revenus oblige les paysans à réagir par des adaptations. Cette baisse des rendements est due à l'appauvrissement des terres cultivables, avec 0,7% de matières organiques dans le sol (Laboratoire Rosier Belgique, 2007). Cependant, la norme est d'au moins 3% de matières organiques dans les 15 cm de profondeur (Schwarzer, 2003). La diversification agricole, les activités extra-agricoles, la location de la force de travail et les mobilités saisonnières vers les

grandes villes du pays constituent les principales formes de stratégies développées par les paysans.

En effet, les paysans diversifient les activités agricoles en fonction des possibilités que leur offre le milieu physique. Ils mènent aussi des activités extra-agricoles notamment, le petit élevage et le petit commerce. Ils se livrent en outre aux mouvements saisonniers en séjournant dans les grandes villes du pays pendant la saison d'inactivités agricoles. Les plus démunis, avec peu de terres cultivables, louent leur force de travail aux exploitants aisés.

Ces ajustements paysans visent à se prémunir des aléas de mauvaises récoltes et d'assurer des revenus à l'exploitation. Même si elles n'éradiquent pas totalement la souffrance de la masse paysanne, ces réponses paysannes ont le mérite d'exister. Il importe donc de les documenter et, en tant que de besoins, de les encourager pour le bien-être des populations rurales.

1. Justification du choix du thème et du site

Dans un monde où rien n'est stable, l'adaptation est l'arme ultime que disposent les hommes pour s'arrimer aux aléas de tout ordre. Au Département de Ngourkosso, la mutation des systèmes de production, provoquée par la coton-culture et l'introduction des nouveaux facteurs de production, dans le cadre de son développement, a dégradé les ressources édaphiques. De ce fait, les rendements cultureux ont baissé, d'où déficit vivrier et des revenus monétaires. La survie des exploitations agricoles dépend actuellement de leurs adaptations et accommodations ponctuelles. Vivant de loin les réalités paysannes, d'aucuns penseraient que les paysans de Ngourkosso sont des véritables PME (Partisans de Moindres Efforts). Pourtant ces derniers se battent pour subsister, sauf qu'ils sont dépassés par des choses dont ils n'ont pas la maîtrise. Il faut au contraire appuyer les paysans dans leur lutte quotidienne que de les décourager par des propos malveillants. En somme, comment réagissent les paysans de Ngourkosso face au déficit vivrier et revenus monétaires ?

2. Cadre méthodologique

Cet article est un extrait d'une des thématiques abordées dans la thèse de Doctorat/Ph.D intitulée « *Mobilités rurales et durabilité des systèmes agropastoraux dans la région du Logone Occidental (Sud du Tchad)* » et dans le mémoire de Master intitulé « *Adaptations des acteurs du développement rural aux effets de la dégradation des sols dans le Département de Ngourkosso (Sud du Tchad)* ».

L'article a procédé à l'analyse documentaire et aux investigations de terrain, notamment par la MARP (Méthode accélérée de recherche participative). La recherche bibliographique a permis de recueillir les données secondaires sur les effets induits par l'intégration de la paysannerie dans l'économie de marché sur les ressources édaphiques. Cette analyse documentaire ressort que c'est Adam Smith qui, au XVIII^e siècle, a proposé l'idée de la division du travail et de la spécialisation. Ceci permet d'accroître la productivité, car chaque personne effectue une seule et unique tâche ; ce qui engendre une plus grande richesse des nations. La division internationale du travail est la spécialisation du travail entre pays développés et pays en développement. Œuvre coloniale, cette spécialisation est destinée à approvisionner les pays industrialisés en matières premières, nécessaires au fonctionnement des usines installées dans les métropoles. L'intégration croissante des exploitations agricoles au sein du marché sous diverses formes (marché vivrier local, marchés nationaux et internationaux, etc.) est une des causes majeures de la surexploitation des sols. Il est connu que l'intensification de l'utilisation du sol est proportionnelle à la distance à la ville. Et la ville est le marché. Cette intégration s'accompagne des innovations techniques qui n'intègrent pas suffisamment les aptitudes, capacités et connaissances paysannes et donc ne leur profitent pas tellement. De ce fait, les ressources naturelles sont abusivement exploitées, d'où leur dégradation et donc pauvreté des exploitations agricoles.

Ces données secondaires sont complétées des données primaires, issues des travaux de terrain. Les enquêtes de terrain ont concerné 154 chefs d'unité de production en 2011 et 145 en 2015, soit un total de 299 chefs d'unité de production. Ces travaux de terrain ont permis de savoir, d'une part, l'apport de la coton-culture dans la dégradation des sols et, d'autre part, les adaptations développées par les paysans, face au déficit, vivrier et, des revenus monétaires.

3. Résultats

Situé au Nord de la ville de Moundou, le Département de Ngourkosso est l'un des quatre départements de la Province du Logone Occidental. Bénoye est le chef-lieu dudit Département. Il se situe entre 8°40' et 9°15' de latitude Nord et entre 16°10' et 16°40' de longitude Est. La figure 1 présente le Département de Ngourkosso dans la Province du Logone Occidental, au Sud du Tchad.

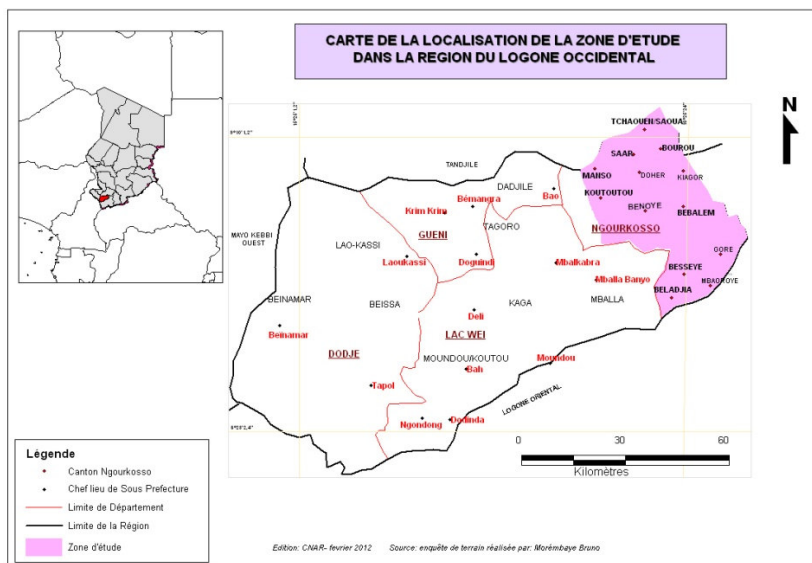


Figure 1 : Situation géographique du Département de Ngourkosso dans la Province du Logone Occidental

3.1 Coton-culture, une des causes majeures de la dégradation des sols

Lors des travaux de terrain de 2011, la question suivante avait été posée aux paysans : **Quelles sont, selon vous, les causes de la dégradation des sols ?** Des réponses paysannes, la croissance démographique est la première cause (40% des réponses favorables), suivie de la coton-culture (30% des réponses), la variation des conditions climatiques (24% des réponses) et autres (4% des réponses favorables). Dans la rubrique « autres », il y a le surpâturage, la transhumance, le manque du contrôle social de l'espace et d'engrais (Morémbye, 2012). Le manque du contrôle social de l'espace désigne la débâcle sociale, causée par le bouleversement des systèmes traditionnels d'exploitation durable des ressources. C'est la deuxième cause de la dégradation des sols, selon les paysans, qui sera développé dans cet article, d'autant plus que la première a été déjà détaillée dans un précédent article (Morémbye et Passinring, 2020). Ainsi, pour savoir la part de la coton-culture dans la dégradation des sols, la question suivante avait été posée aux chefs de ménage : **En quoi la culture cotonnière a-t-elle constitué une des causes de la dégradation des sols ?** Les réponses à cette question sont consignées sur le tableau 1 ci-après.

A première vue, d'aucuns ne comprendraient pas la relation qui existe entre les variables du tableau et la culture du coton. Ces variables sont sous-tendues par le coton et sa culture. En effet, la culture attelée par exemple a été introduite dans le cadre du développement de la culture du coton.

Tableau 1: Les variables explicatives de l'exploitation cotonnière comme facteur de dégradation des sols

Variables	Effectifs absolus	Effectifs relatifs
Culture attelée	50	33,5
Extension des surfaces en coton	40	27
Déforestation	51	34

Autres	8	5,5
Total	149	100

Source : Enquêtes de terrain 10/2011

Selon le tableau 1, la déforestation est la principale variable qui montre la culture cotonnière comme l'un des facteurs de la dégradation des sols. Cette déforestation se justifie du fait que le coton exigeait des terres fertiles pour ses installations. La culture cotonnière a ainsi poussé les paysans à s'attaquer aux forêts qui existaient à l'époque. L'imposition de cette culture en tête de la rotation a participé aussi à la déforestation puisqu'après constat de la baisse de productivité du sol, le paysan doit abattre une partie de la forêt afin d'y cultiver le coton.

La culture attelée est perçue comme la deuxième variable de la culture cotonnière qui dégrade les sols. Ceci du fait que d'abord la culture attelée a été introduite en 1956 afin d'augmenter la production globale du coton. Par ailleurs, avec la culture attelée, le dessouchage est nécessaire pour faciliter le labour. La photo 1 ci-après montre que le coton est l'une des causes de la destruction des sols par le développement de l'agriculture.

Photo 1 : Un champ de coton dans le village Doheri / canton Tapol/Département de Dodjé.



Photo : B. Morémbaye, juillet 2015

Cette photo montre un champ de coton sarclé. On constate l'absence d'autres plantes et de souches d'arbres.

Ainsi, à la question de savoir **Si avec la culture attelée, les paysans dessouchaient ?** La réponse fut oui à 100%. Les enquêtés justifiaient le dessouchage comme un acte indépendant de leur volonté puisque c'est une obligation à l'usage de la charrue. Voici ce qu'avait notifié Reounodji (2003) à propos du dessouchage :

Au début des années 1970, les services d'encadrement ont conseillé l'arrachage total des souches afin de favoriser le labour à la charrue. Résultat : cette pratique a largement contribué à appauvrir le milieu naturel, en particulier en ressources végétales ligneuses. Il ne subsiste plus que quelques rares espèces sélectionnées pour leur ombrage et pour leurs multiples usages.

Le dessouchage empêche la régénération naturelle des arbustes abattus. Nombre des enquêtés du canton Koutoutou où se pratique la culture de manioc ont incriminé les labours à plat (Cf. photo 2 ci-après), comme une des pratiques la plus dégradante des sols du canton.

Photo 2: Un champ de manioc en labours à plat, une des pratiques la plus épuisante des sols. Le sol est labouré sans sillons ni buttes ; il est retourné dans tous les sens.



Photo : B. Morémbye, octobre 2011

Ce sont ces différentes situations, créées par l'emploi de la traction animale, qui justifient les titres des écrits de Chariere G. (1984, 1978): « *La culture attelée : un progrès dangereux* » et « *Le désert des paysans : la destruction des sols au Tchad par le développement de l'agriculture* ». La culture attelée, introduite dans un contexte d'agriculture itinérante va accélérer le défrichement et donc la déforestation :

Les champs étaient itinérants et la culture de coton est donc venue accroître les défrichements. Seuls fertilisants utilisés restent les cendres des débris calcinés après le passage du feu. Ce qui avait encouragé l'abattage des grands arbres en vue d'augmenter les rendements. Madidé Ndingatoloum S (2009)

Ainsi, la culture attelée contribue à la déforestation. Par ailleurs, elle permet d'étendre les surfaces emblavées. Dans le canton Bénoye, les ménages possédant la charrue défrichent le double (4 ha) de ceux qui n'en possèdent pas (2 ha) (Morémbaye, 2004).

L'extension de superficies cultivées par la culture cotonnière est perçue par les enquêtés comme la troisième variable des causes de la dégradation des sols. En effet, l'administration coloniale avait fait obligation à toute personne imposable (15-55 ans) à cultiver le coton afin de payer l'impôt de capitation. Par ailleurs, l'administration coloniale avait créé des conditions nécessaires pour atteindre son objectif d'améliorer la production. Pour ce faire, non seulement que la chicote avait été utilisée pour contraindre les paysans mais, d'autres stratégies avaient aussi été développées. Ce furent les cas, du système « *des cordes du chef* », de la prime d'ensemencement « *aux meilleurs cultivateurs* » et de la prime de production de 0,315 F/kg de coton graine au chef.

Supprimé en 1949, le système « *des cordes du chef* » est une redevance coutumière qui obligeait les paysans à cultiver 5% des superficies totales emblavées dans le canton au profit du chef de canton. Ce système « *des cordes du chef* » est une véritable corruption occulte. L'administration coloniale s'assurait ainsi du

soutien inconditionnel des chefs des cantons dans les activités cotonnières.

Décernée aux « *meilleurs cultivateurs* », les cultivateurs qui pratiquaient des semis précoces, la prime d'ensemencement était une invitation à l'usage de la culture attelée puisqu'elle avait été instituée par la Caisse de Stabilisation de Prix de Coton (CSPC) la même année où la culture attelée avait été introduite (1956). « Le taux de 900F CFA octroyé à cet effet représentait en moyenne 8% des revenus cotonniers (900F CFA/ha en 1960) » (Beroud, 1994, P.4).

Ainsi, cet arsenal de stimulants avait produit les effets escomptés par les sociétés cotonnières, comme le montre le tableau 2.

Tableau 2 : Accroissement des superficies cultivées en coton au Logone Occidental de 1949 à 1962

Années	Superficies (ha)
1949-1950	82 500
1950-1951	75 600
1952-1953	95 834
1953-1954	104 903
1954-1955	102 156
1955-1956	105 197
1956-1957	104 476
1957-1958	106 461
1958-1959	112 187
1959-1960	147 650
1960-1961	147 650
1961-1962	156 540
1962-1963	181 723

Source : Tolombaye, *Le déboisement dans le Logone Occidental : Exemple des régions périphériques de Moundou et de Bénoué*

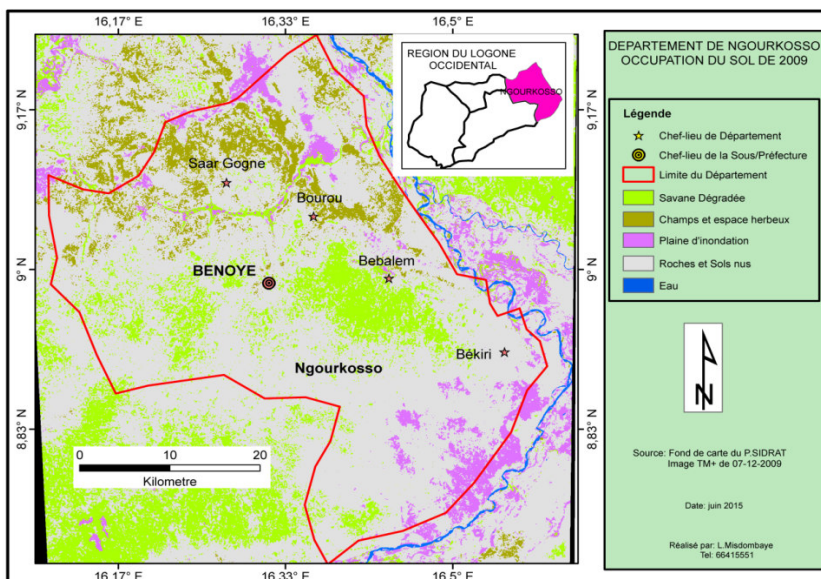
En comparant par exemple, l'accroissement des superficies cultivées en coton du Logone Occidental de 1949-1955 (4%) à celle de 1956-1962 (8%), il est constaté un dédoublement de la

superficie emblavée en coton. Ce dédoublement est intimement lié à la culture attelée et à l'institution de la prime d'ensemencement. Si les champs de coton avaient gagné en superficies emblavées, les formations végétales ligneuses avaient reculé :

Après un démarrage laborieux les premières années, le développement de la production fut assez rapide. Il était dû pour l'essentiel à l'action de l'administration coloniale qui en fit alors une culture forcée et obligatoire dans le Sud du pays. Elle fut, en règle générale, mal accueillie par la population, car on l'imposa en tête d'assolement, on fixe des dates de semis impératives qui coïncidaient avec celle du sorgho et on obligea les paysans à cultiver les champs de coton des chefs. Beroud (op. Cit., P.3)

La coton-culture a dégradé les sols du Département de Ngourkosso (Cf. figure 2). La nudité des sols s'y impose par son intensité et son étendue. Les rendements culturaux ont baissé. Quelles sont donc les stratégies paysannes pour combler le vide laissé par cette baisse des rendements culturaux et donc des revenus monétaires ?

Figure 2 : Etat de l'occupation du sol au Département de Ngourkosso en 2009



Source: L71183054_05420091207

3.2. Réponses paysannes au déficit vivrier et revenus monétaires

Les réponses paysannes au déficit vivrier et revenus consistent à se prémunir des aléas de mauvaises récoltes et d'assurer des revenus à l'exploitation. La diversification agricole, les activités extra-agricoles, la location de la force de travail et les mobilités saisonnières vers les grandes villes du pays constituent les principales formes de stratégies développées par les paysans.

3.2.1. Diversification des activités agricoles, une spéculation dans la gestion de l'espace

Pour pallier aux crises alimentaires fréquentes et récurrentes ainsi qu'aux faibles revenus monétaires dans le Département de Ngourkosso, les paysans ont opté pour des solutions qui varient en fonction de la situation géographique (Morémbye, 2012, P.115).

3.2.1.1 Sur les terres exondées

Sur les terres exondées, le manioc, le *Borassus aëthiopium* (Rônier), la patate, le pois de terre, les citrouilles sont de plus en plus cultivés ou plantés. Les citrouilles et la patate permettent d'abréger la souffrance que la faim inflige aux paysans pendant la période de soudure. Ils se pratiquent généralement sur les « *champs de case* ». Une partie de ces récoltes est également vendue. En saison sèche, certains paysans cultivent la patate en jardin autour de petits cours d'eaux locaux. Les courges et le pois de terre, quant à eux, se pratiquent dans les « *champs de brousse* », c'est dire un peu à l'écart des villages. La courge est particulièrement mieux commercialisée, car elle entre dans la préparation de la sauce à boulettes. Ecrasée en association, soit avec du poisson, soit avec la viande, la courge donne une sauce appétissante. Le prix de cette denrée en Coro peut dépasser 1000F CFA, en période de manque, d'où le regain d'intérêts pour cette culture (Morémbye, 2019, P.217).

Le manioc est la principale culture qui remédie à la soudure et permet d'avoir de l'argent pendant cette période. En effet, cette culture peut se récolter en saison des pluies et donne de rendement maximum, comparé à d'autres cultures. Pendant la campagne agricole 2016-2017, le rendement du manioc était de 8749 kg/ha. De ce fait, le manioc est de loin la culture la plus productive du département. Dans le canton Koutoutou, les paysans se targuent d'être la force alimentaire du département en période de soudure et surtout pendant les années où les pluies sont insuffisantes ; le manioc étant une plante qui s'adapte mieux aux stress hydriques.

Le rônier est une plante dont les noyaux après être consommés sont mis au sol. Ces noyaux germent et donnent de sorte de tubercules trop prisés (*Sous palmus*). Ces tubercules sont consommés comme amuses gueule et alicaments¹. Dans ce département, les tubercules de rônier sont utilisés dans le traitement de la maladie

¹Un alicament est un aliment qui a des vertus médicamenteuses.

appelée *ictère*, Le prix de ces tubercules varie selon leur grosseur, selon qu'elles sont crues ou cuites et selon le lieu. En effet, elles se vendent par tas de 3 à 4 à 100FCFA crues et une à 50FCFA cuite en ville.

Elles deviennent de plus en plus rares à cause de l'abattage systématique des troncs de rônier utilisés comme bois de service dans la toiture de maisons. L'utilisation du tronc de rônier comme bois de service crée souvent des altercations entre les planteurs et les agents des eaux et forêts.

Planche photographique 1



Photo : B. Morémbye, octobre 2011

Des citrouilles entreposées à domicile à l'ombre d'un hangar à Bénoye (photo de gauche) et un paysan vendant les tubercules du rônier au marché de Bénoye (photo de droite)

Les paysans proches des terres inondables cultivent quelques cordes de riz pour élargir leurs chances d'éviter le déficit vivrier et monétaire.

3.2.1.2. Sur les terres inondables

La nécessité de pallier au déficit vivrier et monétaire a allongé le calendrier agricole des paysans des zones inondables. Dans un passé récent, ces paysans ne pratiquaient que des cultures pluviales comme indiquer sur la figure 3.

Figure 3: Calendrier agricole de quelques paysans des zones inondables

Mois	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
------	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---



-  Arachide
-  Tomate, laitue
-  Oseille, gombo
-  Cultures pluviales
-  Tomate, oignon, choux
-  Laitue, gombo, oseille
-  Carotte, patate

Le maraîchage rapporte de revenus financiers substantiels aux paysans ; une corde de patate peut rapporter 100.000FCFA (communication orale d'un paysan). Une somme supplémentaire sur des revenus ordinaires soulage. Certains paysans de Bébalem ont affirmé qu'ils pratiquent des cultures de contre saison, ce qui est une grande innovation.

Les habitants des zones inondables sont ceux qui souffrent le plus des irrégularités des pluies. Ceci du fait que le riz, principale culture des bas-fonds, demeure la culture la plus sensible au déficit pluviométrique, d'où l'intérêt pour eux de pratiquer des cultures de contre-saison et le maraîchage aux fins de combler le vide laissé par les cultures pluviales.

Photo 3 : Deux champs de riz dans les rizières de Bébalem



Photo : B. Morémbaye, octobre 2011

Riz en maturité (parcelle de gauche) et riz en retard de maturité (parcelle de droite). Ce retard ne sera pas rattrapé puisque les pluies se sont totalement retirées.

3.2.2. Activités extra-agricoles et location, de la traction animale et, de la force de travail

Dans ses travaux, Réounodji (op. Cit) a relevé qu'une des stratégies paysannes face à la dégradation des conditions de production (baisse de fertilité, diminution de l'espace pastoral, rareté des terres cultivables) est la valorisation économique de la traction animale. Il ressort de ses analyses que cette stratégie permet d'augmenter la capacité de travail des producteurs, d'accroître la production agricole et de réduire la pénibilité de travail. En effet, la baisse de fertilité des sols pousse les paysans à étendre les parcelles pour gagner un peu plus et la traction animale est bien indiquée dans le cas d'espèce. Le même auteur de poursuivre que la location des unités d'attelage constitue une source de revenus qui fait prospérer certains paysans. En effet, le revenu moyen provenant de la mise en location d'une unité d'attelage au cours d'une campagne (1 à 2 mois) varie entre 150 000 et 200 000 FCFA suivant les terroirs, ce qui explique la progression de la culture attelée dans l'ensemble des terroirs.

D'autres activités extra-agricoles reposent sur le petit commerce des marchés hebdomadaires. Ce sont des femmes qui s'adonnent le plus souvent au petit commerce afin de maintenir la flamme dans le foyer. Certaines femmes sont appuyées par leurs maris qui reconnaissent leur contribution. Ce petit commerce porte sur la vente des produits agricoles ou leur transformation avant la vente. Il s'agit de la vente des produits maraîchers de l'exploitation familiale ou de la transformation des produits de la cueillette (karité, néré, etc.) et du manioc en farine pour la vente. Les hommes par contre s'intéressent aux *petites affaires*. Elles consistent à constituer des stocks alimentaires afin de les revendre en période de pénurie. Certains se livrent à la pratique d'usure tandis que d'autres font le commerce ou l'élevage, notamment celui des porcs beaucoup plus prisés que l'élevage des petits ruminants (chèvre, mouton), comme indiqué sur le tableau 3.

Tableau 3 : Prix en Francs CFA du petit ruminant et porc à Ngourkosso

Produit	Unité	Bénoye	Bébalem	Moyenne mensuelle	Moyenne du même mois 2015-2016
Ovin	Unité	15000	14000	14500	16750
Caprin	Unité	13000	12500	12750	16000
Porc	Unité	17000	18000	17500	20000

Source : ONDR, Rapport annuel de la campagne agricole 2016 /2017 de la Délégation régionale de l'agriculture et de l'environnement du Logone Occidental, extrait du tableau n° 38 : fiche de l'ONDR, P.48.

Les affaires, notamment le stock des denrées alimentaires et l'usure, donnent lieu à l'exploitation de la misère des plus démunis, compte tenu des conditions de leur octroi. En effet, pour pallier aux soudures, certains paysans se livrent à ce qui est appelé localement « Kam ko » ou « Vita »². En effet, souvent les paysans

² « Vita » rappelle une institution américaine de micro finance qui octroyait autrefois des crédits. Le « Kam ko » signifie littéralement feuille de mil, sorgho ou maïs. Le vocable est employé pour désigner le fait de vendre les récoltes

contractent auprès des commerçants ou autres « *nantis* » de la localité des bons en natures ou en espèces. Ils contractent, par exemple, 5000 FCFA pour rembourser au moment des récoltes par un sac de riz paddy. Or, un sac de riz paddy ne se vend pas à moins de 10.000 FCFA, quelle que soit la période de l'année. L'intérêt de l'usurier est d'au moins 5.000 FCFA, soit plus de 100%. Ainsi, la pratique de l'usure sous sa forme actuelle fragilise considérablement les paysans (Morémbye, 2012, P.77). Et le fait d'être acceptée par certains paysans traduit la sommité de leur vulnérabilité à l'insécurité alimentaire pendant la période de soudure.

La location de force de travail se fait moyennant des pièces sonnantes et trébuchantes ou en nature. Pour ce dernier cas, on prépare tout ce qui est prisé dans le milieu pour convier aux travaux collectifs. Il s'agit dans la plupart des cas de la bière locale, appelée *bili-bili*. Avec l'avènement des groupements et associations villageois, des membres d'une même organisation acceptent de faire des travaux collectifs en vue de renflouer leur caisse.

En milieu rural, louer la force de travail est une vieille tradition qui, de nos jours, a pris de l'ampleur avec la rareté des terres cultivables. Cette pratique, qui consiste à aller travailler dans les champs d'autrui contre une rémunération financière, permet de satisfaire les besoins quotidiens élémentaires tels que s'acheter du sel, du sucre, voire se procurer la bière locale. Aujourd'hui, il y a des cultivateurs sans terre et/ou ne disposant que de peu de terres cultivables qui vivent quasiment de la location de leurs forces de travail aux autres. Certains se livrent à cette pratique par défaut d'équipements agricoles personnels et d'autres par fainéantise. Les paresseux n'ont pas de champs, mais ils louent ponctuellement leurs forces de travail aux autres. Dans ces différents cas, la location de la force de travail constitue une alternative de survie des

avant leur production. Le « *Kam ko* » n'est autre chose que l'usure. Il s'agit des prêts à des intérêts élevés.

exploitations pauvres. Ces exploitations se caractérisent par de faibles productions agricoles. De ce fait, elles connaissent de dure période de soudure (juillet et août) et ce de manière précoce. Pour assouvir les besoins en céréales et numéraires, elles louent leurs forces de travail aux autres (Morémbaye, 2019, P.221).

Au nom de la solidarité, des villages d'occupation humaine récente, notamment des « koros », et donc à disponibilités foncières relatives accordent à ceux d'ancienne occupation humaine et donc à saturation foncière totale des terres cultivables. C'est la pratique du « *tutorat foncier*³ » qui a cours en Afrique de l'Ouest (Bologo Arzouma).

Cette solidarité trouve son essence du fait qu'en Afrique, l'investissement est d'abord social. La solidarité agissante qui caractérisait les sociétés rurales se manifeste aussi au travers de l'entraide⁴ et des travaux collectifs.

Le développement des activités extra-agricoles corrobore le fait qu'aujourd'hui les populations rurales du Département de Ngourkosso sont convaincues que l'agriculture est une activité qui ne nourrit pas son homme. Cette activité est devenue si aléatoire qu'on ne peut se fier totalement. Elle est aléatoire en raison de la rareté des terres cultivables et de la baisse de fertilité agricole des sols, le tout dans un contexte de dégradation des conditions climatiques. Ces changements climatiques affectent durement la performance de l'agriculture :

Cela fait presque qu'une décennie d'années que le changement climatique s'impose sur les calendriers agricoles. Les producteurs adoptent l'attitude de la résilience pour s'adapter vaille que

³Le « *tutorat foncier* » est le fait d'accorder des terres à un étranger pour exploitation. Cette pratique régule les mobilités rurales et élargit les liens familiaux.

⁴On cesse le travail pour aller assister un autre par ce qu'on est convaincu qu'un jour on sera dans la même situation et que ce jour-là, l'assistance de ce dernier ne nous fera pas défaut. On rend aux autres ce qu'on attendrait d'eux dans leur situation.

vaillle au changement. Face à cette nouvelle donne, parler de l'autosuffisance alimentaire est une utopie. Chaque année, deux situations se présentent aux producteurs, soit les pluies sont abondantes et les champs sont victimes d'inondation soit les pluies sont moins abondantes et les paysans ont moins produit. (Rapport annuel de la campagne agricole 2014 /2015 de la délégation régionale de l'agriculture et de l'environnement de la province du Logone Occidental).

3.2.3. Mobilités saisonnières vers les grandes villes du pays

Pour combler le déficit vivrier et des revenus monétaires dû à la baisse des rendements agricoles, les paysans du Département de Ngourkosso optent pour la débrouillardise en ville. En fait, ces derniers quittent le terroir villageois pendant la saison sèche afin d'exercer un métier d'appoint en ville. Ainsi, à la question : **Avez-vous quitté votre village un jour ?** Les réponses obtenues sont présentées dans la figure ci-après. 46,3% des enquêtés avaient répondu oui. 59% des enquêtés ayant répondu par l'affirmatif justifiaient leur réponse par la recherche d'un travail en saison sèche en ville ; les visites et les études représentaient 23% ; suivre son mari 8% et l'attrait des produits manufacturés 10%. Ainsi donc, la recherche d'un emploi en ville constitue le principal motif de départ du village vers les grandes villes du pays.

Dans le profil de ces paysans, candidats aux mobilités saisonnières, il y a des maçons, des menuisiers et des sans qualification prêts à tout faire : pousse-pousseurs, marmitons, blanchisseurs, etc. Ces emplois précaires permettent aux auteurs de s'acheter des habits, des chaussures, des fournitures scolaires, du savon et autres divers produits manufacturés à leurs familles et parents. Parfois, ils investissent dans l'équipement en matériels agricoles comme l'achat des bœufs d'attelage, des charrues, des charrettes, ... (Morémbaye, 2019, P.223).

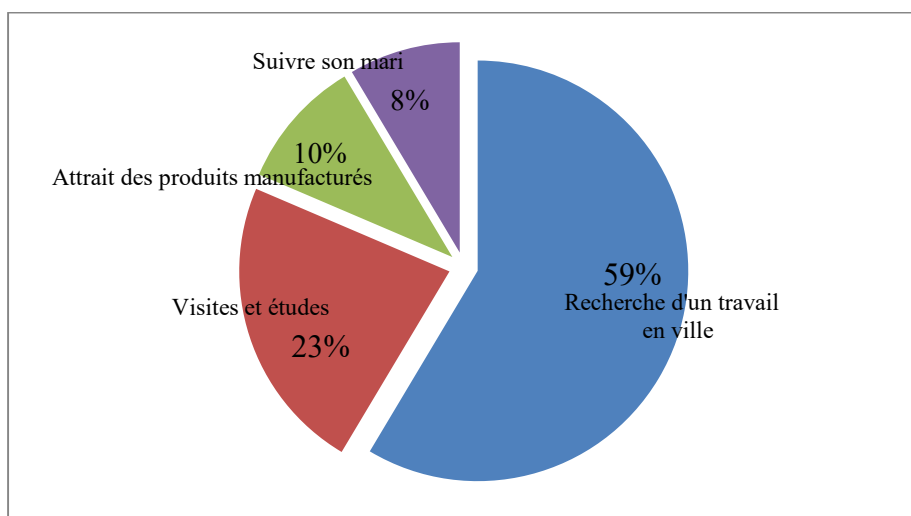


Figure 4 : Les motifs de départ du village pour la ville

Source : Enquêtes, juillet 2015

Avez-vous l'intention de quitter ce village un jour ? Si oui, où irez-vous et pourquoi là précisément ? 16,3% des enquêtés avaient répondu oui. Les enquêtés, ayant l'intention de quitter leur terroir, affirmaient se rendre en ville pendant la saison d'inactivités agricoles. La forte proportion du Non se justifie en partie par l'âge des enquêtés. La moitié de ces personnes enquêtées a plus de 35 ans (Cf. tableau 4). A ces âges, certaines personnes n'osent pas s'aventurer en dehors de leurs terroirs par responsabilité ou par ce qu'elles estiment jouer à la prolongation (elles se disent plus proches de la mort que de la vie).

Tableau 4 : Répartition des enquêtés par classe d'âge

Classe d'âge	Effectif absolu	Effectif relatif (%)
Moins de 20 ans	8	2,69
20-24	32	10,77
25-29	52	17,50
30-34	56	18,85
35-39	39	13,13
40-44	31	10,43
45-49	26	8,75
50-54	18	6,06
55 ans et plus	35	11,78
Total	297	99,96

Source : Enquêtes de terrain, juillet 2015

NB : Les paysans enquêtés étaient aussi ceux de Tapol et de Béïssa dans le Département de Dodjé. C'est ce qui justifie leur effectif élevé. Cependant, les questions sur les motifs de départ du village vers la ville avaient exclusivement été adressées aux paysans de Ngourkosso.

Discussion des résultats

Dans le Département de Ngourkosso, le déficit vivrier et des revenus monétaires astreignent les paysans à des adaptations et accommodements ponctuels. Ce déficit est provoqué par la dégradation des sols, suite à la croissance démographique (40% des réponses paysannes), à la coton-culture (30% des réponses) et la variation des conditions climatiques (24% des réponses paysannes). C'est ce que mettent en exergue les résultats de l'étude. Pour assouvir leurs besoins alimentaires et pécuniaires, les paysans de Ngourkosso préfèrent des cultures adaptées à la nouvelle situation pédoclimatique, notamment des cultures pouvant supporter des déficits hydriques et/ou se développer aisément sur des sols sableux tels que le manioc, la courge, le rônier etc. Aussi à

défaut de s'installer définitivement ailleurs, certains paysans optent pour la débrouillardise (59% des paysans enquêtés) dans les grandes villes du pays en période d'inactivités agricoles. Ces comportements des paysans de Ngourkosso rejoignent ceux des paysans du Département de Toma au Burkina Faso face à l'épreuve-du-déboisement (JP. KI, 2000) et de ceux Bodo suite à la crise cotonnière (Madidé Ndingatoloum, 2009) et ceux de Kouh face à la péjoration climatique (W. Madjadingar Téblé, 2014).

Conclusion

Le présent article a abordé la problématique de la division internationale du travail et de ses retombées sur le vécu des populations des régions en développement. L'objectif visé est de savoir comment les populations réagissent face au déficit vivrier et revenus monétaires, provoqué par l'intégration de la paysannerie dans l'économie de marché.

Après avoir rappelé dans ses grandes lignes les méfaits de la coton-culture dans le Département de Ngourkosso, notamment l'extension de superficies emblavées et le bouleversement des systèmes traditionnels d'exploitation durables des ressources aboutissant à leur altération, l'article s'est appesanti sur les adaptations et accommodations ponctuelles développées. En effet, face au déficit vivrier et revenus monétaires, les paysans de Ngourkosso ont procédé au développement des cultures ou plantes peu exigeantes (manioc, citrouilles, patate, rôniers...). Celles-ci peuvent se développer dans des conditions pédologiques et hydriques difficiles. Ils pratiquent le maraîchage, le petit élevage et le petit commerce. Ils exercent des métiers d'appoint dans les grandes villes du pays, en période d'inactivités agricoles. Ces adaptations et accommodations ponctuelles permettent aux paysans de vivre dans un environnement physique contraignant où l'agriculture est devenue plus qu'une activité aléatoire.

Références bibliographiques

BEROUD François., 1994, « De la coton franc à la coton Tchad », in Coton et Développement, N° 12, décembre 1994, pp.3-17 ;

BOLOGO Arzouma, Les populations rurales, mobilité et accès aux ressources foncières dans l'Ouest du Burkina Faso, WWW.ceped.org/cdrom/peuplement15181104/html/bologo.htm, consulté le 12/07/2014 à 12h20 ;

CHARIERE G., 1978, *Le désert des paysans ; la destruction des sols au Tchad par le développement de l'agriculture*, CFP, Mèdegue, 22P ;

CHARIERE G., 1984, « La culture attelée : un progrès dangereux » in Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines, Vol 20, N°3-4, pp647-656 ;

MADIDE NDINGATOLOUM Silas., 2009, *Incidence de la chute de coton culture sur la production des cultures vivrières dans la zone agricole de Kouh-est*, Mémoire de Master de Géographie, Université de N'Gaoundéré, 159p ;

Madjadingar Téblé, wolwai., 2014, *L'agriculture et la dynamique des types d'occupation du sol au Tchad : cas des Départements des Khou - Est et Ouest de 1951 à 2010*, Thèse de Doctorat/Ph.D. de Géographie, Université de N'Gaoundéré, 397p ;

Ministère de la Production, de l'Irrigation et des Equipements Agricoles, Délégation Régionale de la Production, de l'Irrigation et des Equipements Agricoles du Logone Occidental, *Rapport annuel de la campagne agricole 2016 /2017 de la Délégation régionale de l'agriculture et de l'environnement du Logone Occidental*, Moundou, Mars 2017, 65p ;

MOREMBAYE Bruno, 2004, *Impact de la surexploitation agricole sur les sols : exemple du canton de Bénoye*, Mémoire de Maîtrise en

Géographie, option aménagement et gestion des espaces ruraux sahélien et soudanien, université de N'Djamena, 104p ;

MOREMBAYE Bruno, 2019, *Mobilités rurales et durabilité des systèmes agropastoraux dans le Logone Occidental (Sud du Tchad)*, Thèse de Doctorat/Ph.D, Université de Yaoundé I, 342p ;

MOREMBAYE Bruno, PASSINRING Kedou, 2020, « La dégradation des sols dans le Département de Ngourkoso (Sud du Tchad) », Annales de l'Université de Moundou, Série A-FLASH Vol.7(2), Juin. 2020, pp.153-169 ;

MOREMBAYE Bruno., 2012, *Adaptations des acteurs du développement rural aux effets de la dégradation des sols dans le Département de Ngourkoso*, Mémoire de Master, option dynamique de l'environnement et des risques, Université de Yaoundé I, 170p ;

REOUNODJI Frédéric, 2003, *Espaces, sociétés rurales et pratiques de gestion des ressources naturelles dans le Sud-ouest du Tchad ; vers une intégration agriculture-élevage*, Thèse de Doctorat en Géographie, Université de Paris I/Panthéon-Sorbonne, 468p ;

SCHWARZER Gregor, (2003), *Projet Agro-Ecologie (PAE) de Bénoué, rapport final phase III, activités et résultats 2001/2002*, Bénoué, 22p ;

TOLOMBAYE N., 1985, *Le déboisement dans le Logone Occidental : Exemple des régions périphériques de Moundou et de Bénoué*, mémoire de 2^{ème} année de l'ENI, 54p.

[WWW.memoireonline.com/03/11/4354/m_Les populations-rurales-du-Burkina-Faso-l'épreuve-du-déboisement : l'exemple du département de Toma](http://WWW.memoireonline.com/03/11/4354/m_Les_populations-rurales-du-Burkina-Faso-l'épreuve-du-déboisement_l'exemple_du_département_de_Toma.html), consulté le 14/04/2011